

CÉCILE PANSIERI

ITINÉRAIRE D'UNE
FILLE DU NORD...
DE L'AFRIQUE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 979-1-04251-059-6

Dépôt légal : janvier 2025

Sommaire

I. Les premiers pas.....	5
De Tunis à Paris	
1952-1963	5
Paris I	
1963-1970	11
Salou	
Été 1970	21
II. LE DÉPART	27
Tenerife I	
1970 - 1973	27
Djerba	
Hiver 1972/1973-1974.....	31
Roumanie	
Été 1974.....	35
Tunis, Hammamet	
1974-1975.....	45
Athènes I	
Été 1975	49
III. LA RENCONTRE.....	51
Maroc	
Hiver 1975/1976.....	51
Athènes II	
Été 1976	53
Tenerife II	
Hiver 1976-1978	55
Taormina	
Été 1978	59

I. Les premiers pas

De Tunis à Paris

1952-1963

Dimanche 23 mars 1952, aux alentours de midi, par temps de siroco, au nord... de l'Afrique, plus précisément à Tunis, Maurice et Litza viennent d'avoir une petite fille de 2,200 kg, Cécile Marie (le deuxième prénom en hommage à ma grand-mère maternelle Marie Sylvain).



Comme maman travaille à la Société Générale et papa à la banque d'Algérie et de Tunisie, Cécile est bientôt confiée à « Antoinette » et en profite pour faire quelques caprices refusant de manger quand Litza s'occupe d'elle le week-end !

Il ne me reste que peu de souvenirs de cette période de six ans : une robe rose à smocks à moi ou à ma copine Martha, un professeur d'arabe dormant sur son grand bureau dans la salle de classe, la cour immense de notre appartement dans laquelle je faisais du tri-cycle. Cette même cour revue bien des années après s'avère mesurer deux mètres sur deux à tout casser !

La « boussadia » un homme grand, noir vêtu à l'africaine jouant des cymbales, une dans chaque main, en dansant dans les rues et qui m'impressionnait beaucoup.

Le défilé d'un cirque venant s'installer à Tunis pour quelques jours, je me suis cachée à la vue des éléphants.

Puis c'est l'indépendance de la Tunisie et la mutation de Maurice à la banque d'Algérie à Alger.

Nous quittons Tunis, je n'en ai pas le souvenir, mais je peux imaginer la nostalgie de mes parents et plus particulièrement de maman, c'est une page de leurs vies qui se tourne... Nous nous installons à Hussen Dey, banlieue d'Alger, à une vingtaine de kilomètres par la route « moutonnaire ».

La résidence dans laquelle se trouve le logement de fonction de papa est composée de deux bâtiments séparés par une cour intérieure.

Notre premier appartement donne sur une petite ruelle où est garée notre « quatre chevaux » et où se trouve une boulangerie « parmi les roses » qui embaume le quartier.



Par la suite un autre appartement nous sera attribué, situé cette fois de l'autre côté de la cour et donnant sur un joli jardin, face au bureau du directeur de l'école dans laquelle je vais faire mes premières classes primaires du CE1 au CM2.

Nous sommes dans les années de 1958 à 1963 et donc des fameux « événements d'Algérie ».

Mes parents m'ont bien sûr protégée et ils ont tout fait pour m'éviter les traumatismes de cette horrible guerre qui n'en a jamais porté le nom.

Il me reste de cette époque des souvenirs marquants, d'autres plus heureux, et le souvenir d'une certaine insouciance due à mon jeune âge et à la vie particulière en temps de guerre.

Faire les courses avec maman dans les rues commerçantes, le parfum du bon pain chaud, la paire de chaussures blanches à lacets, vue dans la vitrine, à laquelle j'ai rêvé pendant plusieurs jours avant d'aller les essayer dans le magasin.

Les concours de twist dans la classe en attendant la maîtresse ou les parties de ballon prisonnier pendant les récréations.



Les jeux et secrets partagés avec mes deux amies Claire et Marie-Jo chez qui j'allais dormir à tour de rôle.

Et les vitres du salon volant en éclat, à trois reprises, après le plastiquage du café arabe situé en bas de la maison.

Mes premiers patins à roulettes et mes tentatives de déplacements dans le jardin avec la main de maman pour me soutenir.

Mon premier vélo et mon apprentissage dans la cour intérieure avec papa qui courait derrière moi en tenant la selle jusqu'au moment où il l'a lâchée et j'ai enfin roulé très fière tout autour de la cour.

Nos sorties inconscientes le week-end pour aller à la plage ou à la campagne alors que les gens se faisaient égorger sur les routes.

À la campagne, je jouais aux cow-boys et aux indiens avec mes copines ; à la plage, c'étaient les cordes à sauter, deux cordes en sens contraire, avec d'autres amies les filles Martinez, Chantal et sa sœur.

Et puis la guerre... Un matin maman me dit « aujourd'hui tu ne vas pas à l'école », je m'en réjouis ! Elle avait écouté les informations à la radio et à onze heures du matin, une explosion fait voler en éclats les persiennes du bureau du directeur et les mères affolées se précipitent à l'école pour chercher leurs enfants. Heureusement le plastiquage ne fit que des dégâts matériels, mais la scène de panique à laquelle on assistait depuis la maison était horrible.

À force d'avoir les vitres cassées côté rue, mes parents décident d'installer leur lit dans ma chambre donnant sur la cour. Un soir nous jouions à compter les plastiquages, nous sommes arrivés à une soixantaine jusqu'à celle d'en bas de la maison, qui fit trembler tout l'immeuble. Cette nuit-là il y en eut plus de 180. Ce qui m'impressionnait le plus, c'étaient les bruits de mitrailleuses. J'imaginais quelqu'un courant dans une rue sombre et étroite, un autre lui tirant dessus à la mitraillette. Lorsque mes parents dans le lit voisin avaient les yeux fermés, je pensais qu'ils dormaient et je pleurais de peur.

Un autre soir, alors que nous dînions dans le couloir, la partie la plus protégée de la maison sans fenêtres, on sonna à la porte. Sans un mot nous nous sommes réfugiés dans le cabinet de toilette, qui devait mesurer un mètre carré, et serrés les uns contre les autres, nous avons attendu. Encore aujourd'hui, nous ne savons pas qui a sonné ce jour-là. Mais il était courant en ces temps, que les gens se fassent égorger à leur domicile.

Je me souviens aussi de l'inquiétude de maman, attendant chaque soir le retour de papa du travail. Il faut dire qu'il prenait chaque matin la « route moutonnaire » pour se rendre à son travail et ne rentrait que le soir. Cette route était tous les jours le théâtre des pires atrocités.

Un jour nous apprenons, par un télégramme, le décès de mon oncle, Norbert, le frère de maman, le plus jeune des quatre enfants. Il avait trente-neuf ans et il est décédé d'une crise cardiaque. Je revois maman, assise sur une chaise et pleurant de chagrin. À cette époque nous n'avons pas pu nous rendre à l'enterrement qui avait lieu en Italie. C'était leur lieu de résidence après l'indépendance de la Tunisie. Nous avons été leur rendre visite, dans la banlieue de Milan, lors d'un voyage de vacances. C'est là que j'ai connu mes deux cousins, Philippe et Franck. Franck avait quatre ans et il était blond avec des cheveux longs. Je jouais avec lui, comme avec une poupée, à le coiffer, ce qui rendait fou de rage son grand frère Philippe. Ma tante, Yanou, avait certains principes, comme celui qui consistait à dormir sans oreiller, j'ai eu un peu de

mal à dormir cette nuit-là. Je fis aussi l'expérience de donner à manger aux pigeons, sur la « Piazza del Duomo » à Milan. En mettant du maïs dans ma main, accroupie, ils venaient se poser sur moi pour manger sans peur.

Les « événements » à Alger devenant de plus en plus tendus, mes parents décidèrent de fuir et de se réfugier pour un temps à Nice, où nous avions de la famille, ma tante Lili, la sœur cadette de maman, et des amis les Ganouna.

Il faut rappeler que mes parents ayant déjà vécu l'indépendance de la Tunisie, ils n'étaient pas pros Algérie française et que de ce fait, ils étaient dans la ligne de mire de l'OAS (Organisation Armée Secrète) et aussi des Algériens par le simple fait d'être français.

Nous embarquons donc à bord d'un paquebot pour la traversée vers Nice.

À bord, des membres de l'OAS circulent parmi les passagers pour faire une quête, papa refuse de payer. Conscient des conséquences de son geste, il passe la nuit allongé par terre dans la cabine à surveiller les allées et venues dans le couloir à travers la bouche d'aération de la cabine.

Arrivés à Marseille, nous sautons dans un taxi, papa et maman surveillent pour voir si nous ne sommes pas suivis.

Puis nous nous installons à Nice, dans un petit appartement à Cimiez et je suis inscrite à l'école où se trouve la fille des Ganouna, Catherine.

Là je me suis vraiment senti le vilain petit canard, arrivant en cours d'année scolaire, j'étais l'intruse au fond de la classe, laissée-pour-compte pendant les récréations, mais consciente de la période difficile que traversaient mes parents, je ne leur ai jamais rien dit.

Pendant cette période, nous étions très proches de mes oncles, tantes, cousins et cousines. Poupette, la sœur aînée de maman, mon oncle Rino et Mirella, ma « cousine sœur » habitaient près de la gare de Nice. Lili, la sœur cadette de maman, mon oncle André, mes cousins Eric, Michel et Martine habitaient à Gorbella.

Et un jour, il fallut retourner à Alger, sinon papa risquait de perdre son travail.

Mais c'étaient les derniers temps avant l'indépendance et la mutation pour Paris.